

Andrieux, François
Guillaume Jean Stanislas
Helvetius

HELVÉTIUS,

OU

LA VENGEANCE D'UN SAGE.

AVERTISSEMENT.

Je m'attendais bien que les successeurs et les dignes émules du *Père Nicodème* (*), prodigueraient les injures à ce petit ouvrage, et même à son auteur. Louer un philosophe, le montrer tel qu'il était, faisant du bien, même à ses ennemis ! .... c'est un crime impardonnable. Que serait-ce donc, si au lieu de mon commis aux fermes, j'avais mis en scène le père R.... Jésuite, qui avait écrit et intrigué contre Helvétius ? Après la destruction de l'ordre, ce pauvre homme tomba dans la misère ; il errait sans domicile et sans argent ; il se trouva dans les environs de Voré ; Helvétius l'apprit et chargea un de ses amis, qui voyait le père, de lui remettre cinquante louis. *Sur-tout*, dit-il, *cachez-lui bien que ce secours vient de moi ; car il sait que j'ai à me plaindre de lui, et je ne veux pas l'humilier.*

D'où vient l'acharnement de certains personnages contre la philosophie et les philosophes ? J'en avais exprimé le motif dans ces quatre vers, que j'ai retranchés aux répétitions, où ils ont paru *faire longueur :*

La raison leur fait peur, la lumière les gêne ;
Leur tâche est d'abrutir la pauvre espèce humaine.
Jugez, d'après cela, s'ils peuvent pardonner
A celui qui raisonne, et qui fait raisonner.

C'est précisément le motif contraire au leur qui m'a fait composer cette comédie. Il est tout simple qu'ils en disent du mal. Son succès est un échec pour eux.

Quant au mérite qu'elle peut avoir, je n'ai point envie d'entrer en discussion là-dessus ; je dirais volontiers comme mon philosophe :

Je suis loin de *me* croire homme habile, etc...

Je pourrais ajouter comme lui :

J'ai déja vu mon nom placé dans des libelles.

Mais les libelles passent, et les ouvrages restent.

(*) Voyez le Dialogue *du Père Nicodème*, et du *Jeannot*. Voltaire, tome XIV, édition in-8°. de Beaumarchais.

HELVETIUS,

OU

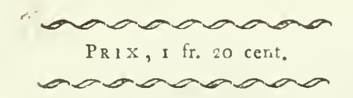
LA VENGEANCE D'UN SAGE;

COMÉDIE EN UN ACTE

ET EN VERS;

PAR ANDRIEUX, de l'Institut National.

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théâtre Louvois, par les comédiens de l'Odéon, le 28 Prairial an 10.



PRIX, 1 fr. 20 cent.

A PARIS,
Chez Mad^e. MASSON, Editeur de Pièces de Théâtres, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Honoré.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HELVÉTIUS.	VIGNY.
BAUDOT, son ancien secrétaire.	PICARD.
SAINT-EDME, fils de Baudot.	CLOZEL.
TERVILLE.	BERTIN.
LE BARON DE VASCONCEL.	BOSSET.
LA PIERRE, domestique.	TIPHAINE.
Mde. ROLLAND.	Mde. MOLÉ.
SOPHIE, sa nièce.	Mlle. BEFFROY.
CLARICE. } Filles du Baron.	Mlle. SUZANNE.
Une petite fille de 5 à 6 ans. } Filles du Baron.	Mlle. JOSÉPHINE.
Un Garde-Chasse, personnage muet.	

La Scène est à la Campagne, à quelques lieues de Voré, dans l'ancienne province du Perche.

AVIS.

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.





HELVÉTIUS,

OU

LA VENGEANCE D'UN SAGE.

Le Théâtre représente une salle, dans une maison de Campagne.

SCENE PREMIERE.

Mde. ROLLAND, BAUDOT.

BAUDOT.

Il veut partir? J'entends qu'il demeure, au contraire.
A nos menus plaisirs Terville est nécessaire.....

Mde. ROLLAND.

Quant à moi, je commence à le prendre en pitié.
Couvrir des tours pareils d'un voile d'amitié,
Et lui faire des peurs!

BAUDOT.

C'est le moins qu'il mérite,
Et pour la peur, il est heureux d'en être quitte.
Vraiment, j'en suis d'avis, qu'un petit écolier
Contre un homme célèbre ose ainsi s'oublier,
Attaque Helvétius, et dans une brochure
Lui prodigue au hasard la critique et l'injure!
C'est un présomptueux, un esprit à l'évent......

Mde. ROLLAND.

C'est un enfant perdu qu'on a mis en avant,
Instrument d'un parti, qui lui monte la tête!

NOTA. Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scene, dans l'ordre où ils doivent être rangés au théâtre. Le premier inscrit est à droite.

BAUDOT.

Je lui pardonnerais, s'il était une bête.

Mde. ROLLAND.

Tout en vous secondant, je le plains quelquefois;
Il est comme en prison ici depuis un mois,
Croyant de bonne foi que, sensible à l'offense,
Helvétius poursuit une grande vengeance;
Qu'employant son crédit à le persécuter,
Il ne songe à rien moins qu'à le faire arrêter,
Qu'il en a surpris l'ordre; et même cette fable
Pour votre digne ami n'est pas fort honorable.

BAUDOT.

Aussi n'avons-nous eu, dans cette occasion,
Rien à nous reprocher, quant à l'invention.
Elle part d'une source en intrigues féconde.
Le perfide parti que Terville seconde,
Dans Paris méchamment a répandu ces bruits
De projets de vengeance et d'un ordre surpris;
Madame votre sœur, qui volontiers s'amuse,
A bâti là-dessus une innocente ruse,
Et m'a mis du complot.

Mde. ROLLAND.

N'étiez-vous pas contens
Qu'il vous eût à Paris servi de passe-tems,
Sans l'envoyer encore au fond d'une campagne,
Dans ma maison, au Perche, à côté de Mortagne,
N'étant pas poursuivi, se cacher de son mieux?

BAUDOT.

Comment! de l'aventure il est tout glorieux!
Il vous vint en proscrit, en illustre victime,
Se donnant de grands airs de vertu qu'on opprime!
Quand je vois son orgueil si satisfait, parbleu!
Je suis fâché pour lui que ce ne soit qu'un jeu.

Mde. ROLLAND.

Convenez que ce jeu n'est pas trop charitable;
Car nous le tourmentons!.....

BAUDOT.

Oh! c'est épouvantable.
Mais tout le monde ici ne le tourmente pas.

Mde. ROLLAND.

Je vous entends fort bien. Oui, ma nièce tout bas
Le console, le plaint; par un trait de prudence,
Nous ne l'avons pas mise en notre confidence.

BAUDOT.

Vraiment, nous avons craint qu'elle ne nous trahît.
Au reste, elle est charmante; elle a beaucoup d'esprit.

Mde. ROLLAND.

Beaucoup; mais par malheur pour la pauvre petite,
On ne prend point pour dot un grand fonds de mérite.
Ses parens l'ont laissée orpheline et sans bien;
Je voudrais de bon cœur pouvoir l'aider du mien.
Mais, quoi! j'ai mes enfans; elle n'est pas ma fille.
A Rheims, où demeurait autrefois sa famille,
Elle a connu Terville; il lui faisait la cour;
On revient aisément à son premier amour.
Je verrais sans chagrin qu'il parvînt à lui plaire;
Pourvu qu'Helvétius, qui doit être en colère,
Daignât lui pardonner...

BAUDOT.

J'en serais peu surpris;
Il ne sait point haïr, même ses ennemis.
L'indulgente bonté forme son caractère;
Il se laissait gronder par moi, son secrétaire;

Vingt ans, je fus témoin de ses nombreux bienfaits.
Promettez-moi, Baudot, de ne parler jamais
De ce que vous voyez, me disait-il sans cesse.
Je ne cite personne, et je tiens ma promesse.
Mais quand la calomnie attaque Helvétius,
Il faut bien qu'un ami révèle ses vertus.
Eh! si je vous peignais son ame toute entière......

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LA PIERRE, domestique.

LA PIERRE (*présentant une lettre à Baudot.*)
Un courier à cheval et couvert de poussière,
Vient pour monsieur Baudot d'apporter ce billet.

BAUDOT (*après avoir décacheté.*)
L'excellente nouvelle!

Mde. ROLLAND.
Eh! mais, qu'est-ce que c'est?

BAUDOT.
La Pierre, laissez-nous.

SCENE III.

Mde. ROLLAND, BAUDOT.

BAUDOT.
Ceci veut du mystère.
Lisez.

Mde. ROLLAND.
D'Helvétius?

BAUDOT.
De lui-même, et j'espère
Qu'avant fort peu de jours il va venir nous voir.

Mde. ROLLAND.

Est-il bien vrai?

BAUDOT.

C'est là ce qu'il me fait savoir.
Comme il vient d'acquérir dans votre voisinage
La terre de Voré....

Mde. ROLLAND.

C'est un bel appanage,
Que je connais fort bien, à dix milles d'ici.
Mais que vois-je? Terville? il vous en parle aussi?

BAUDOT.

Oui, vraiment. J'avais craint, grace à son indulgence,
Qu'il ne désapprouvât notre faible vengeance;
Mais, non, pour cette fois, je vois qu'il est piqué,
Et qu'il en veut sa part. Avez-vous remarqué
Ce qu'il dit là-dessus?

Mde. ROLLAND.

Oui, laissez-moi relire.
De ce monsieur Terville, avec vous, je veux rire,
Et compte lui donner une bonne leçon;
Son erreur est plaisante, il faut que j'en convienne.
Vous m'avez bien vengé, mais à votre façon;
Laissez-moi, mes amis, me venger à la mienne.

BAUDOT.

Vous voyez.

Mde. ROLLAND.

Mais Terville à présent veut partir.

BAUDOT.

A le faire rester, mon fils peut nous servir.
Sous son déguisement convenez que le drôle
Hier au soir, n'a pas trop mal joué son rôle
De noble campagnard. . . .

Mde. ROLLAND.

J'en ai ri de bon cœur.
Terville croit avoir une affaire d'honneur.

BAUDOT.

Bon. Nous allons encore éprouver son courage.

Mde. ROLLAND.

Oh ! ça, ne poussez pas trop loin le badinage.

BAUDOT.

Nous verrons. Moi, je vais répondre à notre ami,
Et hâter, s'il se peut, son arrivée ici.

Mde. ROLLAND.

Oh! oui, dites-lui bien que je suis empressée
De le voir. . . . .

BAUDOT.

Il me vient une bonne pensée. . . . .
(Il apperçoit Terville.)
Mais, chut !
(Il salue gravement Terville et sort.)

SCENE IV.

Mde. ROLLAND, TERVILLE.

Mde. ROLLAND.

Bonjour Terville. On vous voit bien matin

TERVILLE.

Bon! j'ai déjà dix fois fait le tour du jardin.

Mde. ROLLAND.

Vous ne nous quittez pas ?

TERVILLE.

Pardonnez-moi, Madame,
Je pars dès aujourd'hui; j'emporte au fond de l'âme
Des souvenirs touchans; l'asile généreux. . . . .

Mde. ROLLAND.

Mais ce départ pour vous n'est-il pas dangereux?

TERVILLE.

A demeurer ici je sens que tout m'invite.
Mais des motifs réels m'obligent à la fuite.

Mde. ROLLAND.

Comment donc ? quels motifs ?

TERVILLE.

De sincères amis,
De zélés protecteurs m'écrivent de Paris.

Mde. ROLLAND.

Et que vous mandent-ils ?

TERVILLE.

Que dans ce voisinage
Helvétius bientôt compte faire un voyage.

Mde. ROLLAND.

Bon ! et pourquoi vient-il ? en dit-on les raisons?. . .

TERVILLE.

Non, vraiment ; et cela fait naître des soupçons.

Mde. ROLLAND.

Oui, c'est inquiétant ; mais le plus sûr, je pense,
Est encor de rester,... en usant de prudence ;
Vous en manquez un peu.

TERVILLE.

Moi ! comment?

Mde. ROLLAND.

Permettez.
Qand vous vîntes d'abord dans ces lieux écartés,
Sur votre entrée ici l'on prit soin de se taire,
Et de vous bien cacher on fit un grand mystère.

Vous restâtes un jour dans ce petit caveau,
Au bas de l'escalier. . . . .

TERVILLE.

J'étais presque dans l'eau,
Courbé, mal à mon aise, et privé de lumière.

Mde. ROLLAND.

Ensuite on vous logea moins mal, dans la chaumière,
Tout au bout du jardin. . . .

TERVILLE.

Le toît était percé;
Il vint un grand orage, et je fus traversé.

Mde. ROLLAND.

Nous avons épuisé pour vous les stratagêmes. . . .

TERVILLE.

Oh ! oui. Je dois beaucoup à vos bontés extrêmes;

Mde. ROLLAND.

Pas trop. Mais à présent vous venez au salon,
Vous vous laissez trop voir....

TERVILLE.

Oui, mais sous un faux nom.
J'ai pris celui d'Albert; ainsi.....

Mde ROLLAND.

Mais pour mieux feindre
Tâchez d'être moins vif, et sachez vous contraindre.
Votre scène d'hier. . . . . .

TERVILLE.

Comment y résister?
J'ai cru qu'on s'entendait pour m'impatienter.

Mde. ROLLAND.

Vous l'avez cru ? vraiment ?

TERVILLE.

Oui, la chose est réelle.
Quel est l'original qui m'a cherché querelle?

Mde. ROLLAND (*hésitant.*)

Il était amené, je crois, par ce baron,
Si noble à ce qu'il dit, bavard et fanfaron. . . .

TERVILLE.

Monsieur de Vasconcel ?

Mde. ROLLAND.

Oui. C'est un fou, je pense,
Que ce jeune homme..... Il faut éviter sa présence.

TERVILLE.

Moi? je ne le crains pas, et s'il vient me chercher....

Mde. ROLLAND.

O ciel! avec Baudot, je le vois s'approcher.

SCENE V.

Mde. ROLLAND, TERVILLE, BAUDOT, SAINT-EDME.

SAINT-EDME (*à Terville.*)

MONSIEUR, vous devinez le motif qui m'amène.
Nous sommes chatouilleux sur l'honneur, dans le Maine.
Peut-être, hier au soir, un mot mal prononcé,
Un geste un peu trop vif vous a-t-il offensé;
Mais je suis là-dessus prêt à vous satisfaire.

TERVILLE.

Venez-vous me braver ?

SAINT-EDME.

Non, Monsieur; au contraire.
Je viens vous témoigner mon très-grand déplaisir

De la scène d'hier, et j'ai voulu choisir
Le bon monsieur Baudot que j'aime et considère,
Que je respecte enfin comme mon propre père,
Pour le rendre témoin des déclarations
Que je viens faire ici sur mes intentions.
Si j'ai dans mon discours mis trop de véhémence,
Mon dessein ne fut point de vous faire d'offense;
Et si je l'avais fait, je viens vous supplier
D'être assez bon, Monsieur, pour vouloir l'oublier.
Quand j'ai des torts, voilà comme je les répare.

TERVILLE.
Monsieur, je suis touché d'un procédé si rare.

SAINT-EDME.
Vous êtes satisfait ?

TERVILLE.
Oui, tout est effacé.
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

SAINT-EDME (*à Baudot.*)
Respectable témoin, cela peut-il suffire ?
(*à part*, *à Baudot.*)
Mon père, ai-je le ton ? . . .

BAUDOT.
Oh! je n'ai rien à dire.
(*à part*, *à Saint-Edme.*)
Après.

SAINT-EDME.
(*à part*, *à Baudot.*)
Vous allez voir.
(*Haut à Terville.*)
Dorénavant, je croi
Que nous serons amis.

TERVILLE.
Comptez toujours sur moi.

SAINT-EDME.
Je vois qu'avec le mien votre esprit sympathise.

Voulez-vous qu'à-présent je parle avec franchise?
Sachez, mon cher Albert, d'où le mal est venu.

TERVILLE.

Eh! mais, qu'importe?

SAINT-EDME.

Hier au matin j'avais lu
(Moi qui ne lis jamais, Monsieur, que le Mercure)
Je ne sais quelle plate et mauvaise brochure,
Contre Helvétius, l'un de nos plus grands esprits,
Et que je compte au rang de mes meilleurs amis;
Le pamphlet, j'en conviens, m'a remué la bile;
On le dit composé par un certain Terville...

TERVILLE.

Monsieur....

Mde. ROLLAND (*bas à Terville.*)

Contenez-vous.

BAUDOT (*de même.*)

N'allez-pas vous trahir.
Songez que vous fâcher serait vous découvrir.

SAINT-EDME.

Ce libelliste écrit avec une impudence....

TERVILLE.

Monsieur.....

BAUDOT (*bas à Terville.*)

Paix.

TERVILLE (*bas.*)

Cependant...: Je crois.

Mde. ROLLAND (*de même.*

De la prudence.

SAINT-EDME (*haut à Terville.*)

Il a tort, n'est-ce pas?

Mde. ROLLAND (*bas.*)

Dites-donc comme lui.

SAINT-EDME.

Enfin, c'est un mauvais sujet?

BAUDOT (*bas.*)

Dites que oui.

SAINT-EDME.

Hein ?... sans talent d'ailleurs; c'est mal écrit; le style...?

TERVILLE (*éclatant.*)

Le style? ah! c'en est trop; c'est moi qui suis Terville.

SAINT-EDME.

Vous, Monsieur?

TERVILLE.

Oui, moi-même.

SAINT-EDME.

En ce cas-là, tant pis.
Vous ne me ferez pas, mon cher, changer d'avis.

TERVILLE (*menaçant.*)

Je vous empêcherai, devant moi, de le dire.

SAINT-EDME.

Je vous fis une excuse; eh! bien, je la retire.

Mde. ROLLAND.

Quoi! vous vous rebrouillez déjà sur nouveaux frais?

SAINT-EDME.

Quand vous voudrez, monsieur, nous nous verrons de près.

TERVILLE.

Quand je voudrai, Monsieur? eh bien! à l'instant même.

SAINT-EDME.

Soit. Ne rien différer fut toujours mon systême.
Aussi bien on m'a dit que vous deviez partir.

Osez-vous

TERVILLE.

Sortons.

BAUDOT (*retenant Terville.*)

Non, demeurez.

TERVILLE.

Pourquoi me retenir?

BAUDOT.

Jeune homme intéressant, j'aime votre courage,
Et cette noble ardeur qui sied bien à votre âge;
Mais vous n'y pensez pas; où voulez-vous courir?
Imprudent!.... De ces lieux vous ne pouvez sortir;
Tous vos pas sont suivis, et l'on viendrait vous prendre....

SAINT-EDME.

Quel est donc ce discours que j'ai peine à comprendre?

BAUDOT.

Pourquoi vous le cacher, ennemi généreux?
Sachez qu'en ce moment Terville est malheureux.
Cette brochure même est la cause secrette
Qui lui fait en ces lieux chercher une retraite;
S'il fait un pas dehors, il peut être arrêté;
Des ordres sont donnés contre sa liberté.

SAINT-EDME.

Vous me faites songer qu'à l'auberge voisine,
J'ai vu certains quidams de fort mauvaise mine,
Et d'ordre et de prison j'ai saisi quelques mots,
Et le nom de Terville était dans leurs propos.

TERVILLE.

C'est de moi qu'ils parlaient, Monsieur. Voilà ma vie
De dangers renaissans sans cesse poursuivie.

SAINT-EDME.

Ne sortez pas d'ici; j'y reste, et vous défends.

Mde. ROLLAND (*avec emphase.*)

C'est superbe!

BAUDOT (*de même.*)

Très-bien, jeune homme.

TERVILLE.

Moi, je sens
Que votre offre est loyale et part d'une belle ame.

Mde. ROLLAND.

Vous resterez chez moi tous deux, Messieurs.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE (*annonçant*).

MADAME,
Le déjeûner est prêt.

Mde. ROLLAND.

Il vient fort à-propos.
Venez faire la paix, mes deux jeunes héros;
Monsieur Baudot et moi nous serons vos arbitres.
Venez.... nous trouverons du vin blanc et des huîtres.

SAINT-EDME.

Des huîtres! ah! je sens que petit-à-petit
(*Déclamant.*)
La colère chez moi fait place........ à l'appétit.

BAUDOT.

Toujours un bon repas rend l'humeur plus traitable.

SAINT-EDME.

Tous les traités de paix devraient se faire à table.

Mde. ROLLAND.

Je suis de cet avis; venez; suivez mes pas.

Baudot (*bas à Mde. Rolland.*)

Je vous l'avais bien dit, qu'il ne partirait pas.

(*Mde. Rolland emmène Terville et Saint-Edme. Le domestique les suit.*)

SCENE VII.

BAUDOT (*seul.*)

Ce duel n'aura pas de suite bien tragique;
Monsieur mon fils, vraiment, a le ton pathétique.
Il eut été charmant que, caché dans un coin,
Le sage Helvétius du débat fut témoin.
Quand arrivera-t-il?.... Que vois-je? ô joye extrême!
Je ne me trompe pas; hé! c'est lui, c'est lui-même.

SCENE VIII.

BAUDOT, HELVETIUS. (*Il est suivi d'un garde, à qui il remet son fusil, et qui sort.*)

Baudot.

Quoi! vous venez ainsi surprendre vos amis?

Helvétius.

Oui, je vous vois plutôt que je n'avais promis.
J'arrive de Voré, de ma nouvelle terre,
Tout en chassant, à pied, ne me reposant guère.
Plus loin que je n'ai cru la chasse m'a conduit,
Et me voici.

Baudot.

Tant mieux.

Helvétius.

Ma voiture me suit.

BAUDOT.

Vous paraissez content?

HELVÉTIUS.

Et j'ai sujet de l'être.

BAUDOT.

Bon.

HELVÉTIUS.

Mais, je vais par vous être grondé peut-être?

BAUDOT.

Cela se pourra bien, si vous le méritez.

HELVÉTIUS.

Vous me dites assez, Baudot, mes vérités;
Vous ne me gâtez point.

BAUDOT.

Ce serait grand dommage.

HELVÉTIUS.

Voyons si ma conduite aura votre suffrage.
Je vous dirai d'abord (c'est le point principal)
Que j'ai rendu leb on de fermier général.

BAUDOT.

Quoi?

HELVÉTIUS.

J'ai remercié; j'ai quitté la finance.

BAUDOT.

Vraiment? . . . . . vous avez fait pareille extravagance?

HELVÉTIUS.

Ce métier me pesait, et depuis plus d'un jour.
Je me défais aussi de ma charge à la cour

BAUDOT.

Autre folie. Après. Est-ce là tout?

HELVÉTIUS.

La mine
Que vous faites, me dit que cela vous chagrine?

BAUDOT.

Moi? point du tout. Comment? rien n'est si bien trouvé.
Si j'avais su ce plan, je l'aurais approuvé.
D'un esprit libre et fier, d'une ame indifférente,
Quitter en un seul jour cent mille écus de rente,
S'éloigner de la cour, y perdre son crédit,
Tout cela va vous faire un merveilleux profit!

HELVÉTIUS.

J'achète à bon marché la paix, l'indépendance;
J'aurai plus de bonheur avec moins d'abondance;
On gouverne son bien, quand ce bien est borné;
Mais quand il est trop grand, on en est gouverné.
Il me semble aujourd'hui rompre toutes mes chaînes;
Je vais, m'affranchissant des sottises humaines,
Vivre auprès de ma femme, élever mes enfans,
Dans ma douce retraite atteindre mes vieux ans,
Et profitant enfin de ma propre morale,
De la vie à la mort mettre un peu d'intervalle.
Je serai trop heureux; avec moi vous viendrez;
Vous verrez mon bonheur et vous en jouirez;
Car vous m'aimez, Baudot, autant que je vous aime.

BAUDOT.

Aussi, ce que j'en dis, ce n'est que pour vous-même.
La nature déjà vous avait bien traité;

La fortune vous prit pour son enfant gâté.
Chez vous l'ambition serait vraiment louable.
Héritier d'un grand bien, d'un nom recommandable,
Quand vous devez prétendre au plus brillant destin,
Pouvant aller à tout, vous restez en chemin ?
Le projet est bizarre, et me semble un peu vuide.

HELVÉTIUS.

Baudot, je le vois bien, penche pour le solide.

BAUDOT.

Ma foi, oui.

HELVÉTIUS.

Mais pourquoi se faire illusion ?
Rien n'est vuide en effet comme l'ambition.
Non, non, je ne veux plus d'un brillant esclavage.

BAUDOT.

Et vous voulez rester inutile à votre âge ?

HELVÉTIUS.

Inutile, mon cher ? au contraire, et je vais,
A mes travaux chéris livré plus que jamais,
Au lieu de dissiper et de perdre ma vie,
L'occuper toute entière à la philosophie,
A l'étude, aux beaux arts ; déjà quelques succès
D'un prix assez flatteur ont payé mes essais.
Heureux qui peut finir une œuvre mémorable,
Et laisser de sa course une trace honorable !
Avançons, achevons ce que j'ai commencé.

BAUDOT.

Allons, vous devenez tout-à-fait insensé ;
Au métier d'écrivain vous voulez vous réduire ?

Songez-vous qu'il n'est pas au monde un état pire ?
Quand vous réussiriez, quand vos rares talens
Pourraient nous enrichir d'ouvrages excellens,
Quel en serait le prix, les cris et la morsure
Des gardiens prétendus de la littérature ;
Quand l'honneur de son siècle et de notre pays
Voltaire à son théâtre entraîne tout Paris,
Dans sa feuille, Fréron l'insulte et le déchire
Et prouve qu'on a tort de pleurer à Zaïre !
Allez donc; excitez l'envie et ses serpens ;
Trop tôt vous deviendrez plus sage à vos dépens.

HELVÉTIUS.

Oui, j'ai souvent gémi de l'excès de scandale
Où de nos écrivains une part se ravale ;
Des hommes qui devraient à l'envi s'honorer
Semblent prêts, dans leur rage, à s'entre-dévorer ;
Ils amusent les sots de leurs tristes querelles.
J'ai déjà vû mon nom placé dans des libelles ;
Mon ami Montesquieu, lui-même est insulté ;
Mais on le vengera dans la postérité,
Et peut-être obtiendrai-je aussi quelque justice.

BAUDOT.

Ces éloges tardifs vous rendront grand service.
Allez en attendant, remplissant vos destins
Vous livrer aux Terville, aux faiseurs clandestins
D'articles, de pamphlets ; et puis, vivez tranquille,
Si vous pouvez. . . . .

HELVÉTIUS.

Hélas ! mais à-propos, Terville,
Vous m'y faites penser ; parlons un peu de lui ;
Je veux m'en amuser avec vous aujourd'hui.
A nos débats, mon cher, nous reviendrons ensuite,
Et vous approuverez peut-être ma conduite.

Jamais. Quant au jeune homme, il voulait nous quitter.
Avec un nouveau tour nous l'avons fait rester,
Et vous pourrez le voir.

HELVÉTIUS.

J'ai déjà sur son compte
Quelques renseignemens ; sa tête est un peu prompte ;
Son cœur vaut mieux ; des gens qu'il ne peut refuser,
De leur pouvoir sur lui n'ont pas craint d'abuser. . . . .
Comptez qu'à ma vengeance il est loin de s'attendre ;
Je l'apporte avec moi ; je vais bien le surprendre.
Je m'en fais, je l'avoue, un plaisir.

BAUDOT.

Voulez-vous
Vous divertir un peu de sa crainte ? aidez-nous.

HELVÉTIUS.

Oh ! vraiment, vous n'avez, je crois, pas besoin d'aides.
Il avait autrefois un emploi dans les aides ?
Il demeurait à Rheims ? n'est-ce pas ?

BAUDOT.

Justement.

HELVÉTIUS.

Tous ses chefs en parlaient avantageusement.
Dans la Champagne alors je fis une tournée.

BAUDOT.

La carrière à ses yeux a paru trop bornée ;
Il en a pris une autre. . . . il a fait comme vous !

HELVÉTIUS.

N'y revenez donc pas, Baudot ; car entre nous
Vous me traitez bien mal.

BAUDOT.

C'est la vieille habitude !
Mais de Terville enfin, le sort n'est pas si rude ;



Il a quelques motifs de consolation.
Il retrouve en ces lieux une inclination,
La nièce du logis, personne fort aimable.....

HELVÉTIUS.

Que fait-il à présent ?

BAUDOT.

Eh ! mais, il est à table.
Il déjeûne et gaiement s'enivre avec mon fils.
Ils ont manqué se battre.

HELVÉTIUS.

A quel propos ?

BAUDOT.

J'en ris,
Et je vais vous conter ..... Mais je le vois paraître.

HELVÉTIUS.

Mon ami, gardez-vous de me faire connaître,
Ne me nommez pas.

BAUDOT.

Non.

SCÈNE IX.

TERVILLE, BAUDOT, HELVÉTIUS.

TERVILLE (*Un peu gris.*)

Eh bien ! M. Baudot,
Qui donc vous empêchait d'être de notre écot ?
La dernière bouteille en ce moment est bue.
(*Apperçevant Helvetius.*)
Un joli vin d'Anjou ! Monsieur, je vous salue,
(*A part à Baudot.*)
Quel est ce monsieur là ?

BAUDOT.

C'est un de mes amis,
Arrivé dans l'instant, et qui m'a fort surpris.
Nous causions là tous deux.

TERVILLE (*bas à Baudot.*)

Il a l'air d'un bon dia

BAUDOT (*bas à Terrille.*)

(*à Helvétius.*)

Mais oui. – Je vous présente un jeune homme estimable,
Qu'on appelle Terville.....

TERVILLE (*bas à Baudot.*)

Ah! vous m'avez trahi!

BAUDOT.

Ne craignez rien; on peut se confier à lui.
Même avant de venir il savait votre histoire.

TERVILLE.

Il la savait?.... Voyez! vous ne vouliez pas croire
Pourtant, qu'on en parlait, qu'elle faisait un bruit.....

HELVÉTIUS.

Personne plus que moi n'eut droit d'en être instruit.
J'y prends beaucoup de part, Monsieur, je vous assure.

BAUDOT.

Il vous dit vrai.

TERVILLE.

Monsieur, de ma part je vous jure
(*bas à Baudot.*)
Que je suis très-flatté..... Dites-moi donc qui c'est?

BAUDOT.

Un homme, qui pourrait vous servir, s'il voulait.
C'est un ancien fermier général.

TERVILLE.

Bon! Qu'entends-je?
La rencontre a vraiment quelque chose d'étrange!
Quoi! Monsieur, vous étiez fermier général?

HELVÉTIUS.

Oui.

Mais je ne le suis plus.

TERVILLE.

Et je m'en réjoui.

J'ai dit, ainsi que vous : ce métier-là m'ennuie.
Un beau jour, j'ai quitté la ferme et la régie.
Vers le Parnasse alors je me suis dirigé.

BAUDOT.

De chemin en ce cas vous avez bien changé.

TERVILLE.

J'ai déjà rencontré des écueils sur la route.

BAUDOT.

Pour devenir illustre, on sait ce qu'il en coûte.

HELVÉTIUS.

Je veux vous être utile, et peut-être aujourd'hui.....
(*bas à Baudot.*)
Baudot, laissez-moi seul un moment avec lui.

TERVILLE.

Vous acquerez des droits à ma reconnaissance.

BAUDOT.

Messieurs, faites tous deux plus ample connaissance.
(*à Helvétius.*)
N'auriez-vous pas besoin, ami, de déjeûner?

HELVÉTIUS.

Non, merci.

BAUDOT.

C'est que, moi, j'y vais.

HELVÉTIUS.

Sans vous gêner,

Allez.

SCÈNE X.

TERVILLE, HELVÉTIUS.

HELVÉTIUS.

Comme j'ai dit, je sais votre aventure,
Et je veux vous servir.

TERVILLE.

Ce discours me rassure,
Et je me fie à vous. Vous avez du crédit?

HELVÉTIUS.

Pour ce qu'il vous en faut, celui que j'ai suffit.

TERVILLE.

Je profiterai donc de votre offre propice.

HELVÉTIUS.

Mais, dites-moi d'abord, quel motif, quel caprice
Vous a fait aux emplois renoncer brusquement?
Vous seriez aujourd'hui placé probablement,
Et fort bien; car chez nous on faisait votre éloge.

TERVILLE.

Eh! oui; mais convenez que le talent déroge,
Et qu'il se compromet dans de pareils emplois,
A s'occuper toujours d'objets tristes et froids,
De tous ces graves riens qu'on nomme des affaires.

HELVÉTIUS.

Les affaires pourtant sont des points nécessaires.

TERVILLE.

Ah! vous en parlez, vous, en homme du métier.
Mais quand on se sent là des élans, un foyer. . . .

HELVÉTIUS.

Prenez garde; on se trompe avec cette manie.

Tel, faute de bon sens, croit avoir du génie.
Cela se voit souvent ; sur un sujet pareil
Peut-être suis-je bon à donner un conseil.

TERVILLE.

Vous, Monsieur ?

HELVÉTIUS.

Pourquoi non ?

TERVILLE.?

Pardon ; mais en finance
On juge beaucoup mieux d'une bonne ordonnance....
Enfin, vous n'êtes pas homme de lettres?

HELVÉTIUS.

Non.
Je n'ose pas du moins usurper ce beau nom.
Voltaire, à quarante ans, ne faisait qu'y prétendre,
Et nos jeunes auteurs commencent par le prendre.
Je ne suis qu'amateur.

TERVILLE.

J'entends ; vous protégez
Les hommes à talens ? vous les encouragez?

HELVÉTIUS.

Leur société fait le charme de ma vie.

TERVILLE.

Et comme votre table est toujours bien servie,
Sur leurs productions ils vont vous consulter?

HELVÉTIUS.

Plusieurs sont mes amis, et daignent m'écouter.

TERVILLE.

Je veux faire comme eux ; j'en croirai vos lumières.

HELVÉTIUS.

Quels qu'ils soient, mes avis seront au moins sincères.

TERVILLE.

Je vais donc vous montrer quelques vers. . . . .

HELVÉTIUS.

Un sonnet,

Peut-être?

TERVILLE.

Non. D'abord, dites-moi, s'il vous plaît,

Monsieur Helvétius, dont vous étiez confrère,

Est-il connu de vous?

HELVÉTIUS.

Assez bien, je l'espère.

Pourquoi demandez-vous?. . . .

TERVILLE.

C'est qu'ils sont contre lui,

Les vers en question.

HELVÉTIUS.

Contre Helvétius?

TERVILLE.

Oui,

Et vous les jugerez. Je serai fort docile.

HELVÉTIUS.

Vous vous adressez bien, mon cher monsieur Terville.

Ce sujet là pour moi sera fort amusant.

TERVILLE.

Je le crois. Je voudrais, prenant le ton plaisant,

Faire d'Helvétius un portrait. . . . .

HELVÉTIUS.

Il me semble,

D'honneur, assez piquant d'y travailler ensemble,

Personne ne dirait ses défauts mieux que moi.

TERVILLE.

Vous faites peu de cas de son livre, je croi?

Hein? . . . . qu'en pensez-vous?

HELVÉTIUS.

Mais.... il voulut être utile.
Au reste, je suis loin de le croire homme habile,
Et de trouver surtout ses ouvrages finis.
Je n'en suis pas content.

TERVILLE.

Vous n'êtes point amis,
Je le vois bien; tant mieux. Vous savez qu'il m'accable,
Que j'éprouve l'effet de sa haine implacable?

HELVÉTIUS.

Le fait est-il certain? Etes-vous bien instruit?

TERVILLE.

Que trop bien; et voilà comment il se conduit.
Sa vanité se venge en me faisant proscrire.
Mais il est philosophe; en un mot, c'est tout dire.

HELVÉTIUS.

Vous en voulez beaucoup aux philosophes?

TERVILLE.

Moi?
Je les déteste tous, et vous donne ma foi
Que je démasquerai, dans un nouvel ouvrage,
Maint charlatan paré de ce beau nom de sage;
Et je démontrerai, par des principes sûrs,
Que tous les maux passés, et présens et futurs,
Décadence des mœurs, guerre, grêle, incendie,
Viennent directement de la philosophie.

HELVÉTIUS.

Je vous admirerai, si vous prouvez cela.
On ne soupçonnait point encor ces choses là.

TERVILLE.

Vous verrez, vous verrez. D'abord, il faut vous lire
Mes vers, et.... Les voici. C'est comme une satire,
En forme d'épître.

HELVÉTIUS.

Ah!...... J'en dirai mon avis,
Et sans prévention...... du moins si je le puis.

TERVILLE.

Fort bien. « *Epître*..... Au moins, ce n'est qu'un badinage.

HELVÉTIUS.

Bon!

TERVILLE.

» *Epître*...... Et je tiens fort à votre suffrage.
(*Il lit.*)

Epître à l'auteur du livre intitulé : De l'Esprit.

» Toi qui, mettant au jour un ennuyeux écrit,
» Osas l'intituler hardiment : *De l'Esprit*,
» Ton lecteur, détrompé dès le premier chapitre,
» N'y peut voir de l'esprit qu'en regardant le titre. »
(*Il s'arrête comme pour recevoir une approbation.*)

HELVÉTIUS.

Ah! ah! c'est une pointe, un jeu de mots!

TERVILLE.

Très-fin,
N'est-ce pas?

HELVÉTIUS.

Trouvez-vous ce trait là bien malin?
Il me semble qu'il doit faire à peine sourire.

TERVILLE.

La suite est encore mieux; laissez-moi vous la dire.
(*Il lit.*)
» Assez pauvre écrivain, mais riche financier,
» Ne crois pas qu'à prix d'or on achète un laurier.
» Songe à garder surtout l'état que tu possèdes,
» Un auteur de ta force a grand besoin des aides.
(*Il s'arrête encore, et voyant qu'Helvétius ne dit rien* :)
Hein? joli, n'est-ce pas?

HELVÉTIUS.

HELVÉTIUS.

A peine je l'entends.
Je n'aime pas beaucoup ces mots à double sens.
Par malheur, l'habitude en devient familière,
Malgré ce qu'en ont dit Despréaux et Molière.
Ces équivoques sont un abus de l'esprit,
Que la raison réprouve et le bon goût proscrit.
C'est un genre bâtard, un talent déplorable.

TERVILLE.

Vous êtes difficile; on le trouve admirable.

(*Il lit.*)

» Ton charlatan de père, ignorant médecin,
» De France fut long-tems le plus grand assassin. »

HELVÉTIUS (*l'interrompant.*)

Pardon; mais ce trait-là passe la raillerie.
Où mène la satyre? Et comment, je vous prie,
Osez-vous décrier les travaux, la vertu
D'un illustre savant qui vous fut inconnu?
Blamez d'Helvétius l'esprit, le caractère,
Je ne m'en plaindrai pas; mais respectez son père,
Son père qui valait mille fois mieux que lui,
Et qui des malheureux fut cinquante ans l'appui.
Oui.... tous vos autres traits l'auraient laissé paisible;
Vous avez de son cœur trouvé l'endroit sensible!....
Vous lui ferez du mal!....

TERVILLE.

Ecoutez donc..... J'ai tor
Peut-être, et si le trait vous semble un peu trop fort,
Je peux.... d'une noirceur je suis très-incapable.

HELVÉTIUS.

Je vois bien que chez vous l'esprit seul est coupable.
Tant mieux.

SCÈNE XI.

SOPHIE, TERVILLE, HELVÉTIUS.

SOPHIE.

C'EST vous, Monsieur, qui venez d'arriver?
Ma tante vous invite à venir la trouver;
Avec quelques amis elle est dans l'autre pièce.

HELVÉTIUS.

De madame Rolland vous êtes donc la nièce?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

HELVÉTIUS.

C'est de quoi lui faire compliment.
Allons; je vais me mettre un peu plus décemment,
Et rejoindre au salon madame votre tante.
(*bas à Terville.*)
Cette jeune personne a l'air toute charmante;
Qu'en dites-vous?

TERVILLE (*de même.*)

Qui? moi? je suis de votre avis;
Elle réunit tout, douceur, talens exquis......

HELVÉTIUS (*à demi-voix.*)

Vous devriez un peu lui lire votre épître,
Et consulter son goût sur un pareil chapitre......

TERVILLE.

Oh! je l'ai déjà fait.

HELVÉTIUS.

Quel est son sentiment?
Je le croirais fort bon.

SOPHIE.

Monsieur pense autrement.
Cette épître, entre nous, est un sujet de guerre;
Terville en est content; moi, je ne le suis guere;
Je veux qu'il la supprime, et ne puis l'obtenir.

Depuis plus de huit jours.....

TERVILLE (*à Helvétius.*)

Il faut vous avertir
Que pour Helvétius Sophie est prévenue.

SOPHIE.

Eh! de qui sa vertu n'est-elle pas connue?
C'est mieux qu'un bon auteur, c'est un bon citoyen,
Dont le moindre mérite est d'écrire très-bien;
Ses talens, on le sait, gagnent tous les suffrages,
Et son cœur est meilleur encor que ses ouvrages.
(*à Helvétius.*)
N'est-il pas vrai, Monsieur? prononcez entre nous.

HELVÉTIUS.

Pour en parler ainsi, d'où le connaissez-vous?

SOPHIE.

On le connaît, on l'aime à Rheims, où je suis née,
Depuis qu'en ce pays il fit une tournée!
Forcé de s'acquitter d'un emploi rigoureux,
Il savait l'adoucir; affable aux malheureux,
Il leur prêtait l'oreille, accueillait leurs demandes;
C'était lui bien souvent qui payait les amendes;
Dans la province on garde encor ce souvenir.

HELVÉTIUS (*à part.*)

Cet éloge m'est doux, il en faut convenir.

SOPHIE.

Je dus alors le voir; on m'en avait flattée,
Et c'est une faveur que j'ai bien regrettée.
Mais il partit trop tôt; les hommes tels que lui
Sont si rares!

TERVILLE.

Eh! non......

SOPHIE.

Vous sentez qu'aujourd'hui

Je ne suis point du tout de l'avis de Terville ;
Il se laisse égarer ; je lui veux être utile.
Il faudra qu'il renonce à son aveuglement
Ou..... nous nous brouillerons...... très-sérieusement.
(*à Helvétius.*)
Venez-vous ?

TERVILLE (*bas à Sophie.*)

Demeurez un seul instant, Sophie.

SOPHIE (*bas à Terville.*)

Cela ne se peut pas.

TERVILLE (*de même.*)

Oh ! je vous en supplie,

SOPHIE (*de même.*)

Je reviendrai ; je veux vous gronder tout de bon.

HELVÉTIUS (*à part.*)

Ils se parlent tout bas ; Baudot avoit raison.

SOPHIE (*haut.*)

Bonjour, monsieur Terville.

TERVILLE.

Adieu, Mademoiselle.

SCÈNE XII.

TERVILLE (*seul.*)

SOPHIE est bien sévère ; oui, mais elle est si belle !
J'aime ce financier ; il n'est pas sans esprit.
Je ne suis pas d'accord de tout ce qu'il m'a dit.
Pour ce trait seulement, qu'il a raison peut-être
De trouver trop méchant, je le fais disparaître.
Voyons un peu.... comment pourrai-je le changer ?
Diantre !... j'entends quelqu'un qui vient me déranger.
Eh ! c'est notre baron, si fier de sa noblesse,
Monsieur de Vasconcel !.... Je m'enfuis et le laisse.

SCÈNE XIII.

TERVILLE, LE BARON DE VASCONCEL.

LE BARON.

Un mot, mon cher Albert. Fort aise de vous voir.
J'ai couru, je suis las; je vais d'abord m'asseoir.
Vous me le permettez, n'est-ce pas?

TERVILLE.

A votre aise.

LE BARON.

On ne trouve personne ici, par parenthèse.
L'anti-chambre est déserte, et je viens d'y passer
Sans y voir un laquais qui puisse m'annoncer.
Est-ce ainsi qu'on reçoit un homme de ma sorte?
Mais si j'entre au salon, que le diable m'emporte,
A moins qu'on ne m'annonce!

TERVILLE.

Oui, vous avez raison.
Pourtant à la campagne on fait moins de façon.

LE BARON.

Ah! c'est selon les gens. S'il faut ne vous rien taire,
Mon cher, j'ai dans la tête une fâcheuse affaire.
Croiriez-vous bien que moi, Baron de Vasconcel,
J'éprouve en ce moment un embarras cruel,
Faute d'un peu d'argent? Je ne sais comment faire.

TERVILLE.

Un pareil embarras n'est que trop ordinaire.

LE BARON.

Que dites-vous, Monsieur? Le coup que je reçoi
Est affreux. Ces trait-là ne sont faits que pour moi.
Un maudit financier, à côté de ma terre,

Vient se placer exprès pour me faire la guerre !
C'est un homme de rien..... Monsieur..... Je ne sais plus
Comme on l'appelle..... un nom en *us*..... Helvétius.....
Oui, c'est cela.

TERVILLE.

Comment ? Helvétius ?

LE BARON.

Lui-même.
Homme dur, insolent, d'une avarice extrême.

TERVILLE.

L'amour-propre, voilà son défaut principal.

LE BARON.

Vous le connaissez donc ?

TERVILLE.

Il me fait bien du mal,
Et plus que vous, Baron, j'ai sujet de m'en plaindre.

LE BARON.

Comment cela ?

TERVILLE.

Je suis forcé de me contraindre;
Je ne peux pas tout dire; apprenez seulement
Que je le hais aussi très-cordialement.
Je lui prépare un trait d'une juste vengeance,
Et qui fera du bruit.

LE BARON.

Fort bien; point d'indulgence
Pour tous ces roturiers, ces nouveaux enrichis.
Vous allez le plaider ? c'est le goût du pays.

TERVILLE.

Fi donc ! je lui décoche une bonne satyre.....

LE BARON.

Ah! des vers!

TERVILLE.

Que partout je compte faire lire.

LE BARON.

C'est contre Helvétius que vous faites ces vers?

TERVILLE.

Sans doute.

LE BARON.

Bon. Qu'ils soient en règle ou de travers,
Faites-les bien méchans, afin qu'il en enrage.
Si vous le tourmentez, vous aurez mon suffrage.

TERVILLE.

J'y ferai de mon mieux.

LE BARON.

Alors, comptez sur moi.
Vous pourrez en avoir un peu besoin.

TERVILLE.

Pourquoi?

LE BARON.

Vous savez, quand on veut se mêler de satire,
Les accidens fâcheux que par fois on s'attire;
Si vous les éprouvez, je vous sers de vengeur.
Notre ennemi commun verra......

TERVILLE.

Je n'ai pas peur.
Adieu. Je veux finir mon ouvrage au plus vîte;
Afin d'y travailler, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE XIV.

LE BARON (*seul.*)

Et nous, tâchons d'entrer chez madame Rolland.
C'est une femme aimable et d'un cœur excellent.
Elle est riche d'ailleurs, et peut rendre service.
Essayons.... Mais du sort j'admire l'injustice.
A qui va la fortune?..... Enfin ces gens de rien
Par un travail obscur gagnent beaucoup de bien;
Et moi, qui soutenant mon titre héréditaire,
Vis honorablement, noblement, sans rien faire,
Je ne m'enrichis point!.... je suis toujours gêné!
Comme moi tout le monde en doit être étonné.
(*Helvétius paraît.*)
Quel est cet homme là? Je ne sais.... mais je gage,
Rien qu'à le voir, que c'est quelqu'un de haut parage!
Il a, vraiment, grand air.

SCÈNE XV.

LE BARON, HELVÉTIUS.

HELVÉTIUS (*en entrant.*)

Je reviens sur mes pas
(*Voyant le baron.*)
Chercher mon jeune auteur. Je ne vous voyais pas;
Pardon, Monsieur.

LE BARON.

Monsieur, vous vous moquez, je pense;
Serviteur.

HELVÉTIUS.

Je vous fais aussi ma révérence.

LE BARON.

Vous êtes un ami de la maison, je crois?

HELVÉTIUS.

Mais oui, je pourrai bien y venir quelquefois.

LE BARON.

Nous n'avons pas encor l'honneur de nous connaître;
Mais nous ferons bientôt connaissance, peut-être.

HELVÉTIUS.

J'en serai très-flatté.

LE BARON.

Moi, je venais aussi
Voir madame Rolland.

HELVÉTIUS.

Elle n'est point ici,
Pour le moment.

LE BARON.

Tant pis. J'ai l'ame bien chagrine.
Tel que vous me voyez, Monsieur, on me ruine.
Je vous dis tout d'un coup ce que j'ai sur le cœur;
Je vous juge à votre air pour un homme d'honneur.
Votre accueil prévenant m'a d'abord gagné l'ame;
Et d'ailleurs ma conduite est exempte de blâme.
Vous n'êtes point Manceau ?

HELVÉTIUS.

Je n'ai pas cet honneur.

LE BARON.

Vous ne savez donc pas qui je suis ?

HELVÉTIUS.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Mon nom est, puisqu'il faut qu'ici je le décline,
Eustache-Inigo-Roch, espagnol d'origine,

Baron de Vasconcel, Floncel et d'autres lieux.
Nous remontons fort loin ; on connait mes ayeux.
Don Pedro Vasconcel, souche de ma famille,
En France fut conduit par Blanche de Castille,
Mère de Louis neuf; à ce prince il fut cher,
Et fit dans son vaisseau le trajet d'Outre-Mer.
Le roi gagna la peste étant à la croisade,
Mon ayeul eut l'honneur d'en être très-malade ;
Il en revint pourtant. Or, après son départ
Sa femme eut le malheur d'accoucher un peu tard ;
Cela fit un procès ; mais suivant la maxime :
Is pater est, le fils fut jugé légitime.
Ce fils vécut en prince, et laissa des enfans
Qui furent grands baillis de la Flêche et du Mans.
Nous avions pour vassaux tout le haut et bas Maine.
Mais nous sommes déchus ; il me reste un domaine
Que j'afferme assez bien, et qui peut tous les ans,
Rapporter, frais déduits, quinze à seize cent francs.
J'ai trois fils, grands garçons, tous les trois au service,
Et qui me coûtent cher ; j'ai ma fille Clarice
Qu'il faudrait marier ; il ne lui manque rien,
Pour cela, qu'une dot, et qu'un mari.

HELVÉTIUS.

Fort bien.

LE BARON.

Il ne la faudrait pas beaucoup prier, je gage.
J'ai ma petite encore, une enfant en bas âge,
Qui jase !... de sa mère, en un mot, le bijou ;
C'est ma dernière !.... Aussi je l'aime, j'en suis fou!

HELVÉTIUS.

Avec tant de famille, on le conçoit sans peine,
Vous pouvez quelquefois vous trouver à la gêne ?

LE BARON.

Oh ! vraiment, on vivrait ; on suffirait à tout ;
Madame la baronne en viendrait bien à bout.
C'est pour l'économie une femme sublime ;
Mais dans ce moment-ci, Monsieur, je suis victime
D'un ennemi qui veut me perdre, m'abîmer.
Je ne sais contre moi qui peut l'envenimer.

HELVÉTIUS.

Je vous plains. Mais enfin, n'est-il point de remède ?
Quel est cet ennemi qui si fort vous obsède ?

LE BARON.

Un fermier général, qu'on appelle, je croi
Monsieur Helvétius.

HELVÉTIUS.

Plaît-il ? répétez-moi.
Monsieur ?....

LE BARON.

Helvétius, riche, millionnaire,
Du château de Voré nouveau propriétaire.......

HELVÉTIUS.

Cela ne se peut pas.

LE BARON.

C'est lui, qui sans égard
Me fait poursuivre....

HELVÉTIUS.

Eh ! mais...

LE BARON.

Je lui dois un champart,
Dix pistoles par an, redevance ancienne,
Dont ma terre est, dit-on, chargée envers la sienne,

Et que j'ai, par malheur, oublié de payer
Depuis quinze ans; eh bien, ce maudit financier
Veut exiger le tout; il a des gens d'affaires
Qui, sous son nom, Monsieur, travaillent en corsaires.
Ils dévorent mon bien avec une fureur!
Je sais que de Mortagne un petit procureur
Voudrait, pour ses dépens, s'adjuger mon domaine.
Jugez, Monsieur, jugez de l'excès de ma peine.

HELVÉTIUS.

Vous avez eu raison de me la confier.
A la faire finir, je compte m'employer.

LE BARON.

Vous, Monsieur?

HELVÉTIUS.

L'important, d'après ce que vous dites,
Ce serait de vous mettre à l'abri des poursuites?

LE BARON.

Vraiment oui, c'est cela, vous l'entendez fort bien.

HELVÉTIUS.

Je veux m'en occuper, j'en cherche le moyen.

LE BARON.

O ciel! que dites-vous? mais la chose est urgente;
Tandis que nous parlons ici, l'on instrumente.

HELVÉTIUS.

Baron, permettez-moi d'écrire là deux mots,
Qui vous procureront peut-être du repos.

(*Il s'assied à une table, et se met à écrire.*)

LE BARON (*à part.*)

Je commence à le croire, à son air d'assurance;
Sa douceur me pénètre et me rend l'espérance....
Comment?.... il se pourrait.... mais voyez quel bonheur!
Il faut que j'aie exprès rencontré ce seigneur......

Car c'en est un.... oh! oui, peut-être quelque prince.

HELVÉTIUS (*lui remettant un papier.*)

Tenez, tous les huissiers exploitant la province,
Vous laisseront tranquille avec cela, je crois.

LE BARON.

Quel est donc ce papier? Ciel! qu'est-ce que je vois?
Une entière quittance?

HELVÉTIUS.

Oui. Cela vous étonne;
C'est votre créancier, Baron, qui vous la donne.

LE BARON.

Mon créancier! Eh! quoi?.. se peut-il? vous seriez
Monsieur Helvétius, vous qui me poursuiviez?

HELVÉTIUS.

J'ignorais tout-à-fait qu'on fît cette poursuite.
De votre vieille dette enfin vous voilà quitte;
Et quant à l'avenir, Baron, vous me pairez,
Mais toujours à votre aise, et quand vous le pourrez.

LE BARON.

Mais vous n'êtes donc pas un corsaire, un barbare!
Pardon; tant de bonté me confond et m'égare......

HELVÉTIUS.

On vous a, sous mon nom, tourmenté, chagriné....

LE BARON.

Oh! oui, sans contredit, et presque ruiné.

HELVETIUS.

Je suis riche; souffrez que je vous dédommage.
Vos trois fils au service ont besoin d'équipage.
Si vous m'aimez un peu, j'espère parvenir
A vous faire agréer de quoi les soutenir.

LE BARON.

C'est trop, mille fois trop.

HELVÉTIUS.

Quant à mademoiselle
Votre fille, tous deux employons-nous pour elle.
Une dot, un mari, voilà ce qu'il lui faut.
Trouvez-lui le mari, je trouverai la dot.

LE BARON.

Ah! vous êtes pour nous un ange tutélaire.
Si quelque malheureux songeait à vous déplaire,
Il me le paierait cher. Voici fort à propos
Le jeune Albert. Je vais lui conter en deux mots...

HELVÉTIUS.

Me nommer à présent, serait me compromettre;
J'exige le secret.

LE BARON.

Il faut bien s'y soumettre,
Puisque vous l'ordonnez.

HELVÉTIUS.

Votre parole?

LE BARON.

Eh bien!
Je vous la donne.

HELVÉTIUS.

Allons; partez.

LE BARON.

Ne craignez rien.

SCÈNE XVI.

LE BARON, TERVILLE, HELVÉTIUS.

LE BARON.

MONSIEUR Albert, je n'ai que deux mots à vous dire.
Si contre Helvétius on fait une satire,

Des vers, vous m'entendez, dans mon juste courroux
Je vous déclare net que je m'en prends à vous.

TERVILLE.

Quoi! vous qui m'exhortiez!....

LE BARON.

Des sottises pareilles
Méritent qu'à l'auteur on coupe les oreilles.

TERVILLE.

Mais tantôt.....

LE BARON.

Respectez monsieur Helvétius.
C'est un homme rempli de talens, de vertus.
A n'en parler qu'en bien, c'est moi qui vous engage,
Et....... je m'enfuis, de peur d'en dire davantage.

(*à Terville.*)

Ma femme!... mes enfans... Monsieur l'homme d'esprit,
Adieu; retenez bien ce que je vous ai dit.

SCÈNE XVII.

TERVILLE, HELVÉTIUS.

TERVILLE.

QU'A-T-IL donc, ce baron? Je ne puis le comprendre!

HELVÉTIUS.

Je ne me charge pas de vous le faire entendre.

TERVILLE.

Il me tient là vraiment les propos les plus fous.

HELVÉTIUS.

Laissons-là le baron, et revenons à vous.
Avez-vous achevé votre épitre ?

TERVILLE.

Au contraire.
J'ai voulu travailler, et je n'ai pu rien faire.
Je me sens refroidi par vos réflexions.

HELVÉTIUS.

Ne doutez pas au moins de mes intentions.
Car vous m'intéressez, Terville, et je veux même
Que vous m'aimiez un jour.

TERVILLE.

Ah! déjà je vous aime..
Mais comment ai-je pu mériter l'intérêt
Que vous me témoignez ?

HELVÉTIUS.

Cela, c'est mon secret.
Je vois que l'on vous trompe et que l'on vous égare;
Je voudrais vous soustraire au sort qu'on vous prépare,
Vous éclairer enfin..... Voici quelqu'un, je croi,
Qui peut dans ce projet réussir mieux que moi.

SCENE XVIII.

SOPHIE, TERVILLE, HELVÉTIUS.

HELVÉTIUS.

VENEZ me seconder, venez, Mademoiselle.
J'allais faire à Terville une bonne querelle.

SOPHIE.

Et je viens justement dans le même dessein.
Tenez, je vous le dis, Terville, avec chagrin,
Pour la dernière fois j'en veux prendre la peine;
Si je ne réussis, si je ne vous ramène......

TERVILLE.

TERVILLE.

Ah! fort bien! nos débats qui vont recommencer!
Au titre d'écrivain il me faut renoncer?

SOPHIE.

Quand je vous ai connu dans un tems plus prospère,
A Rheims, quand vous veniez, en ami, voir mon père,
Vous n'étiez point auteur, vous n'étiez point savant,
Et, sans chercher l'esprit, vous le trouviez souvent.

TERVILLE.

Et vous, Monsieur, parlez, veuillez être sincère;
Vous ne me croyez pas le talent nécessaire?

HELVÉTIUS.

Vous en aviez beaucoup pour votre ancien emploi.

TERVILLE.

Vous voulez que j'y rentre? allons; dites-le moi.

HELVÉTIUS.

Ce serait mon avis.

SOPHIE.

Décidez-vous.

TERVILLE.

Sophie,
Ah! pour vous il n'est rien que je ne sacrifie.

SOPHIE.

Prenez-y garde au moins. Si j'allais exiger!.....

TERVILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

SOPHIE.

Je vais vous affliger.

TERVILLE.

Non, non, ne craignez rien. J'eus quelques torts peut-être.

SOPHIE.

Oh ! oui.

TERVILLE.

Déja monsieur me les a fait connaître.

SOPHIE.

Effacez-les. Allons, un effort généreux.

TERVILLE.

Quoi ?

SOPHIE.

Devinez vous-même ici ce que je veux.

TERVILLE (*tirant sa satire de sa poche.*)

Je vous entends..... Eh bien.... la voilà, ma satire.

SOPHIE.

Allons, courage.

TERVILLE.

Allons, c'est fait; je la déchire.

SOPHIE.

Que ce soit la dernière, et contre Helvétius
Surtout.

TERVILLE.

Adieu les vers, non, je n'en ferai plus.

HELVÉTIUS.

Si, si; vous en ferez, mon cher, pour votre femme,
Et qui seront toujours excellens. -- Je réclame
Votre avis, à mon tour, sur cet ouvrage-ci.

(*Il lui donne un papier.*)

TERVILLE.

Qu'est-ce donc ?

HELVÉTIUS.

Dites-moi si j'ai bien réussi.
Ce n'est que de la prose.

TERVILLE (*lisant.*)

Ah ! que vois-je ? Une place
Qu'on me donne à Paris ? Ah ! monsieur, quelle grace !

SCENE XIX.

Mde. ROLLAND, SOPHIE, TERVILLE, HELVÉTIUS, BAUDOT.

Mde. ROLLAND.

EH bien ! notre jeune homme est-il persuadé ?
A vos sages conseils a-t-il enfin cédé ?

HELVÉTIUS.

Voulez-vous pour toujours le rendre à la sagesse ?
Qu'il devienne l'époux de votre aimable nièce.

Mde. ROLLAND (*à Sophie.*)

Qu'en dis-tu, mon enfant, n'en es-tu pas d'accord ?

HELVÉTIUS.

Par une place utile on assure son sort.

BAUDOT.

Par exemple, on le place et même on le marie !
C'est trop fort ; finissons cette plaisanterie......

HELVÉTIUS.

Rien n'est plus sérieux.

BAUDOT.

Allons donc, vous riez.

HELVÉTIUS.

Point du tout.

BAUDOT.

Comme nous, vous le mystifiez.

TERVILLE.

Eh ! mais, ce n'est pas moi que ce discours regarde ?
On ne me raille point ?

BAUDOT.

Non, vraiment; on n'a garde.
Pauvre garçon !

TERVILLE.

Comment ?

BAUDOT.

Votre proscription,
Vos dangers, ne sont pas de pure invention ?
Et ce duel encor qu'avec tant de courage
Vous avez accepté, vous y croyez, je gage ?
L'adversaire est mon fils; c'est Saint-Edme; entre nous,
Il était peu d'humeur de se battre avec vous.
Très enchanté d'ailleurs, du bien qui vous arrive.
Vous avez exercé notre imaginative.

TERVILLE.

Ah ! je suis trop heureux, pour me mettre en courroux.

HELVÉTIUS.

Maintenant, mes amis, je prends congé de vous,
Et je pars.

Mde. ROLLAND.

Quoi! sitôt? vous arrivez à peine.

HELVÉTIUS.

J'ai des raisons; je songe.... une affaire soudaine.....

TERVILLE.

Mais que je sache au moins quel est le digne ami....?

HELVÉTIUS.

On vous dira mon nom, quand je serai parti.

TERVILLE.

Vous, à qui nous devons tant de reconnaissance......

HELVÉTIUS.

Adieu.

SOPHIE.

Nous tenons tout de vôtre bienfaisance;
Mais nommez-vous du moins et daignez contenter
Notre desir........

SCÈNE XX et dernière.

Mde. ROLLAND, SOPHIE, HELVÉTIUS, TERVILLE, LE BARON DE VASCONCEL, SES DEUX FILLES, BAUDOT.

LE BARON (*conduisant ses filles par la main.*)

MONSIEUR, je viens vous présenter
Mes filles..... Je voulais vous amener leur mère.......
Mais qu'est-ce? j'interromps. Vous pardonnez, j'espère?
Tenez; je vois à l'air de ces jeunes gens-là
Qu'il fait encor du bien.

BAUDOT.

Il ne fait que cela.

CLARICE (*fille aînée du Baron.*)

Nous vous obéissons, bienfaiteur respectable ;
Nous ne prononçons point votre nom honorable ;
Mais il est dans nos cœurs ; il n'en sortira plus.

LA PETITE FILLE.

Je le sais bien, moi ; c'est monsieur Helvétius.

TERVILLE.

Monsieur Helvétius !.... quoi ! c'est ?....

BAUDOT.

Oui, c'est lui-même.
Comprenez-vous enfin votre folie extrême ?

TERVILLE.

Qu'ai-je fait ? Ah ! Monsieur ! je veux à vos genoux
Expier tous mes torts....

HELVÉTIUS.

Mon ami, levez-vous.
Je ne me souviens plus d'une offense légère.
Trop heureux de vous rendre à votre caractère,
Et de vous voir enfin, loin d'un funeste écueil,
Préservé par l'amour des fautes de l'orgueil !

TERVILLE.

O Dieu ! par des bienfaits se venger d'un outrage !

BAUDOT.

C'est ce qu'il faut nommer LA VENGEANCE D'UN SAGE.

FIN.

CATALOGUE

Des Ouvrages qui se trouvent chez le même Éditeur.

Pièces de Théâtre.

Les hasards de la guerre, comédie mêlée de vaudevilles, en un acte. Prix 1 fr. 20 c.

Le Peintre français à Londres, comédie mêlée de vaudevilles, en un acte, 1 fr. 20 cent.

Le Congé, ou *la Fête du vieux Soldat*, comédie mêlée de vaudevilles, en un acte, 1 fr. 20 cent.

Sophie, ou *la malade qui se porte bien*, comédie mêlée de vaudevilles, en trois actes, 1 fr. 50 cent.

Georges-Times, ou *le Jokei maître*, comédie en 1 acte, avec vaudevilles, 1 fr. 20 cent.

Fera-t-on la noce? comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, 1 fr.

Léhéman ou la *Tour de Newstadt*, opéra en trois actes, 1 fr. 50 centimes.

L'Irato ou *l'Emporté*, opéra-bouffon, 2me. édition, 1 fr. 20 cent.

Allez voir Dominique, vaudeville en un acte, 1 fr. 20 cent.

Le Mari, l'Amant et le Voleur comme il y en a peu, vaudeville en un acte, 75 cent.

Une heure d'absence, comédie en 1 acte et en prose, de M. Loraux neveu (représentée au théâtre Louvois), 1 fr. 20 centimes.

Pont de-Veyle, ou *le Bonnet de docteur*, vaudeville en 1 acte, (du théâtre Montansier) 1 fr.

Le petit Jacquot, opéra en 1 acte (du théâtre Montansier), 1 fr.

Le Joueur d'échecs, vaudeville en 1 acte, de MM. Marsollier et Chazet. (au théâtre Montansier), 1 fr.

L'Abbé Pellegrin, vaudeville en un acte, (au Vaudeville), 1 fr. 50 cent.

Romans nouveaux.

Clémence, roman moral. 3 vol. in-12 avec figures.

La Famille des menteurs, vol. in-12, avec fig.

Histoire d'un chien, écrite par lui-même, et publiée par un homme de ses amis, ouvrage critique, moral et philosophique. 1 vol. in-12.

La premiere Nuit de mes noces, 2 vol. in-12, avec figures.

Peut-on s'en douter? ou *Histoire véritable de deux familles du Norwich*, par madame Bournon-Mallarme, 2 vol. in-12. avec fig., 3 fr., et 4 fr. franc de port.

Le Savetier enrichi, ou *les trois mois de Niperc*, vol. in-12.

Madame MASSON tient généralement tout ce qui concerne la Librairie, Romans nouveaux, Pièces de théâtre anciennes et modernes, et l'on peut s'abonner chez elle pour la lecture.